

Livre d'Or

Frédéric Le Guyader



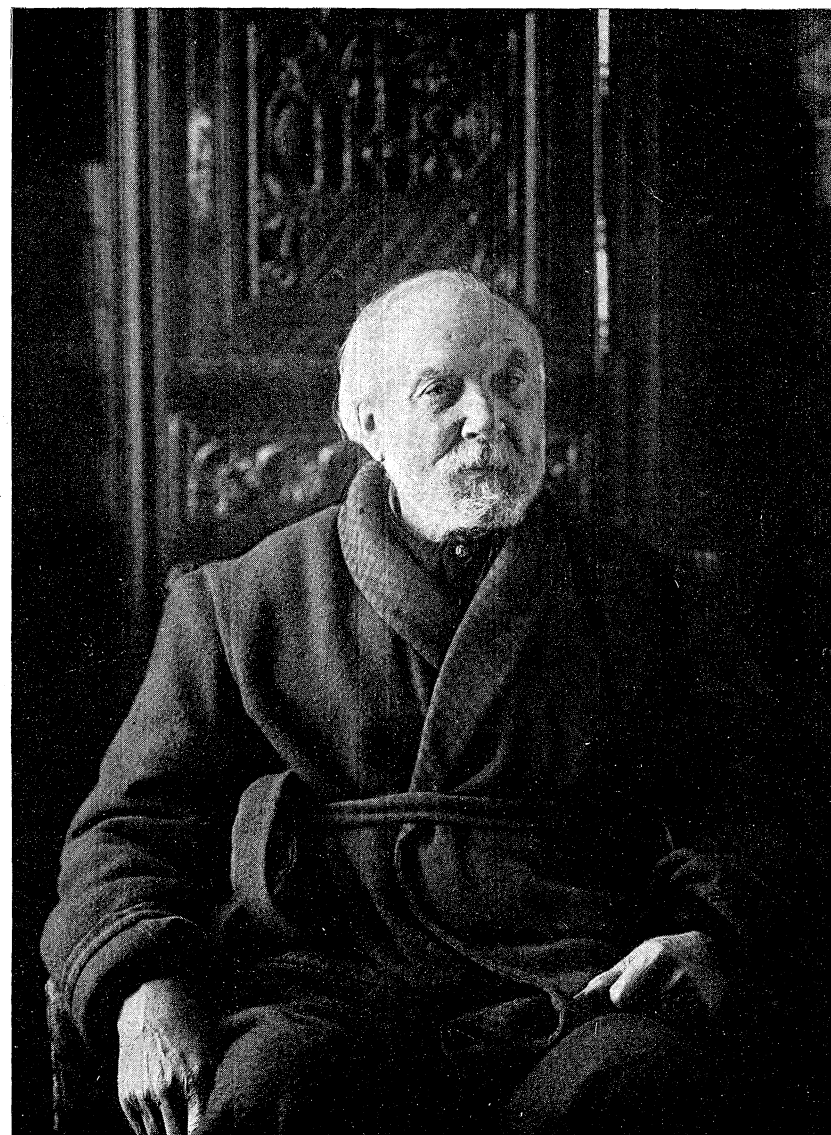


PHOTO ÉTIENNE LEGRAND - QUIMPER

Livre d'Or

Frédéric Le Guyader

Publié à l'occasion des Galas des 29 et 30 Avril 1925

au Théâtre municipal de Quimper



Document numérisé en 2024



Livre d'Or

Frédéric Le Guyader



FREDERIC LE GUYADER

NOTICE BIOGRAPHIQUE

Frédéric Le Guyader est né à Brasparts, le 14 mars 1847. Après d'excellentes études au Collège de Quimper, il s'inscrit comme étudiant en Droit à la Faculté de Rennes. Déjà la Muse l'attirait plus que les Institutes et les Pandectes. Certain soir, le jeune étudiant — il venait d'avoir vingt ans — glisse dans la boîte aux lettres du Directeur du Grand Théâtre de Rennes le manuscrit d'un drame en trois actes, en vers : *Le Roi s'ennuie*. A sa grande surprise, il est convoqué, quelques jours plus tard, au cabinet directorial : on lui annonce que sa pièce est reçue et mise en répétition. La représentation eut lieu le 28 novembre 1867, au milieu de l'enthousiasme de la jeunesse des Facultés.

L'année suivante, le jeune poète faisait jouer, avec le même succès, sur la même scène : *Le Masque de la mort rouge*, drame en trois actes, en vers, tiré d'une nouvelle d'Edgar Poë.

Vient 1870, l'Année Terrible. Frédéric Le Guyader s'engage au 3^e bataillon des Mobiles du Finistère et se bat bravement sous les murs de Paris pendant toute la durée du siège.

Par la suite, entré dans l'Administration, Frédéric Le Guyader commence, à travers nos départements bretons, une série de pérégrinations qui le mènent de Douarnenez, où il séjourna neuf ans, à Saint-Brieuc, puis à Pontrieux où s'achève sa carrière, après un séjour de dix années.

Entre temps, s'ajoutaient l'une à l'autre de belles œuvres dont le *Théâtre complet*, paru l'an passé, forme le digne couronnement.

Ce fut d'abord, en 1888, le poème *La Reine Anne*, dont le grand peintre Cormon accepta l'illustration, projet qui, malheureusement, ne put être réalisé.

En 1896, c'est l'*Ere Bretonne*, que couronne l'Académie Française et que louange hautement José-Maria de Hérédia.

En 1900, paraît *La Bible*, et, l'année suivante, *La Chanson du Cidre*. Cet ouvrage est aujourd'hui populaire. Une nouvelle édition va en paraître incessamment, illustrée par l'artiste Louis Garin, chez l'éditeur Aubert.

Rompant avec les clichés traditionnels, qui nous montrent la Bretagne sous un jour maussade et triste, Frédéric Le Guyader apportait la révélation d'une Cornouaille bien vivante et gaie. Notre terroir quimpérois et fouesnantais avait trouvé son aède.

L'année 1912 voit la parution de *Princesses Tragiques et Grandes Amoureuses*.

Dans l'intervalle, Frédéric Le Guyader avait été nommé Conserva-

teur de la Bibliothèque de Quimper et entreprenait l'inventaire des richesses de notre « librairie » quimpéroise, richesses trop ignorées encore du grand public.

C'est seulement après avoir rempli avec honneur et dignité ces fonctions pendant vingt-et-un ans, et après avoir mené à bonne fin son travail de Bénédictin, que Frédéric Le Guyader a consenti au repos et pris sa définitive retraite.

La *Société des Gens de Lettres* décerne alors à l'ensemble de son œuvre le prix Alfred de Musset.

Telle est l'œuvre poétique de Frédéric Le Guyader. Il faut y ajouter son œuvre en prose : une excellente réédition du *Breiz Izel*, d'Alexandre Bouët, avec les célèbres dessins d'Olivier Perrin ; d'innombrables études ou articles parus dans les journaux et revues bretons ou parisiens, et toute une série de romans qu'un éditeur avisé rééditera bien quelque jour : *Histoire d'un Remplaçant*, *Cœur de Paysanne*, *Histoire d'un Trésor à Pont-l'Abbé*, etc..., qui ont pour cadre notre Basse-Bretagne et pour protagonistes d'authentiques Bas-Bretons.

A Madame Marie-Thérèse Siegman

Madame,

Je savais bien qu'en devenant Américaine, vous n'aviez pas cessé de demeurer Bretonne.

Il vous est toujours agréable de revenir, chaque été, respirer, pendant quelques semaines, l'air natal.

Lorsque je vous lisais, l'année passée, les livres de Le Guyader, je ne doutais pas qu'ils vous plairaient, puisque vous deviez y retrouver, tout vivant, le beau pays de Fouesnant, décor de votre villégiature.

C'est vous qui avez eu l'idée de ce Livre d'or, et c'est vous qui avez assumé la charge de sa publication avec la bonne grâce et la gentillesse qui vous sont coutumières.

Soyez-en remerciée au nom de Frédéric Le Guyader, au nom de ceux qui lui apportent, ce soir, le tribut de leur admiration fervente.

Votre geste amical vous unit à tout ce que la Bretagne compte d'illustrations dans le domaine de la pensée.

Pour moi, je n'ai qu'un regret, en voyant ici mon nom près du vôtre, c'est de n'avoir pas encore présenté au public français vos œuvres que, seuls, de trop rares privilégiés ont la faveur de connaître.

Merci de la belle page que vous avez écrite pour notre ami.

Elle lui apporte, dans le scintillement de votre style lyrique, un éclatant rayon de soleil.

Je suis, avec respect, Madame, votre très reconnaissant et tout dévoué

Pierre ALLIER.

C'est l'an dernier seulement que j'ai fait connaissance avec la Basse-Bretagne. Mais quelle révélation !... et aussi quel regret de n'avoir pas su plus tôt le chemin qui pouvait me conduire à une si grande joie !... Pays surprenant, dépassant de beaucoup tout ce que j'en avais entendu dire, à telle enseigne qu'au prix de tout ce que je voyais, la voix de la renommée ne me paraissait avoir eu pour le dépeindre que de vaines et creuses paroles. Et comme la race m'enchantait ! Au milieu de cette race, je me sentais enveloppé de musique — non sans doute de cette musique qui amuse ou charme l'oreille — mais de celle qui se fait d'harmonies perceptibles à l'âme seulement, harmonies formées dans le secret, au sein de la chose vivante, et qui montent, se répandent dans le battement unanime des cœurs. « *Mavournen* », a dit le poète ; c'est bien cela, tel qu'il nous l'a traduit, et quel Mozart dirait mieux !.

Or, où que j'allasse, dans cette ville délicieuse et parfaite de Quimper, si florentine sous le regard toujours régnant de son vieux cavalier de pierre, il était un nom que j'entendais sans cesse répéter, avec vénération, avec tendresse, avec une expression particulière de reconnaissance, laquelle, dans sa nuance, avertissait assez que celui qui portait ce nom avait enrichi le patrimoine de quelque rare valeur, sans équivalence dans l'ordre de l'immédiate, positive, stricte et courte utilité. Ce nom était celui de M. Frédéric Le Guyader. On ne cessait de me demander : « Connaissez-vous M. Le Guyader ? », « Avez-vous lu M. Le Guyader ? ».

A vrai dire, si ce nom m'était familier depuis le temps de ma jeunesse, je n'avais pas eu encore l'occasion d'ouvrir l'œuvre du poète, mais, l'ayant lue maintenant, je vois redoubler mon regret de m'être initié si tard, et ne fais plus de distinction entre cette Muse et le pays et la race qu'elle chantait. La voix est bien celle que le regard et le port de tête annonçait. Je suis heureux d'exprimer ici ce sentiment, et de venir déposer sur les genoux de mon vénérable aîné, l'offrande de mon admiration, qui sera, s'il le veut bien, une couronne de pâquerettes choisies dans mon champ parmi les plus belles.

Je lui offrirai aussi autre chose : le mot du grand poète russe, Constantin Balmont, qui, à la lecture que je lui faisais dernièrement de la pièce *Samm-ar-Laou*, dans la *Chanson du Cidre*, s'écria, en rouvrant ses yeux qu'il avait tenus religieusement fermés jusqu'à la tombée du dernier vers : Que c'était beau, beau comme une eau-forte de Goya.

ALPHONSE DE CHATEAUBRIANT.

Pour Frédéric Le Guyader

De tous les symboles, je préfère l'Espérance,
Il est sans commencement, étant sans fin,
Il console, il sèche les larmes — même la plus cashée —
Il arrive, par les fils de l'inconnu,
Comme l'électricité, éclairer nos ténèbres...

Oh ! lumière divine, je te devine maintenant,
J'ose me croire le droit de te savoir,
Et, presque en flambeau, de te porter...
Ce n'est plus mon subconscient qui te pense,
C'est mon conscient,
Celui de la source éternellement divine...

Oh ! lumière divine, si juste de tendresse,
Ton soleil luit pour nous tous,
Tous, comme des enfants, nous recevons tes rayons,
Et malgré tes douces et bienfaisantes leçons,
En mauvais écoliers nous récitons, à l'envers, tes leçons
De bonté et d'égalité.

Nos semblables nous ne voulons,
Nous marchons, piétons les infortunés,
Et, en sourdine, jalouons les plus forts,
Ceux que nous ne pouvons, à haute voix, assommer,

Par nos yeux porteurs de pensées, déversons
Le poison qu'en serpent tous nous possédons...

Oh ! force invisible,
Que de poids par le, notre vouloir, elle a pris !

Pitié ! lumière, plus fort... tenez !
Reprenez leur cette force mystérieuse
Et, comme le rayon X,
Brûlez, pour toujours, ce poison de nos jours.

MARIE-THÉRÈSE SIEGMAN.

Nombre de vos œuvres, mon cher Le Guyader, nous plongent dans un passé si vaste, si chargé de richesses, que nous en demeurons longuement pensifs ; votre *Chanson du Cidre* nous saisit par un accent proche et direct. Cette bolée, vous nous la servez, non pas dans une coupe d'or, cela nous intimiderait, mais dans une écuelle de Quimper chamarrée de tons éclatants. Nous y trouvons autre chose que le heurt tapageur des tasses et l'ivresse du pur jus, nous y apprenons la sauvage dureté des montagnards de l'Arrhée, le dur orgueil des riches Léonards, la magie du Paradis cornouaillais.

« La vie — avez-vous écrit — la vie, ô quel étrange et dur pèlerinage ! »

Ne vous plaignez pas, votre vie fût noble, votre pèlerinage fut grand ; vous avez, en cours de route, illustré le voyage par des affiches rutilantes : puissantes fresques antiques, images chevaleresques, paysages évocateurs.

Cette Armor que vous nous présentez attire bruyamment les regards puis retient les esprits : elle les conduit à l'amour d'une Bretagne épique et joyeuse, elle leur impose l'admiration du grand poète que vous êtes et que vous resterez.

JEANNE PERDRIEL-VAISSIÈRE

POÈMES. — *Les Rêves qui passent*, 1899. — *Le sourire de Joconde*, 1902. — *Celles qui attendent*, 1907, couronné par l'Académie Française. — *Et la lumière fût*, 1911. — *La Complainte des Jeunes Filles qui ne seront pas épousées*, 1918. — *Le toit sur la hauteur*, 1923.

ROMAN. — *Le Bois de Buis*, 1923, couronné par l'Académie Française.

THÉÂTRE. — *La Couronne de Racine*, 1901, Comédie Française. — *Vigile de Noël*, 1917. — *Monsieur de Lafayette*, 1918.

INÉDITS. — *La Tour du Penhoat*, légende en 2 tableaux. — *Le Cercle de Feu*, image en un acte (Théâtre Albert 1^{er}), 1924.

POUR PARAÎTRE. — *C'est votre Histoire*, roman.

EN PRÉPARATION. — *Madame l'Amirale*, roman.

Breton si essentiellement, et Breton de la grasse et verte et belle Cornouaille, notre Frédéric Le Guyader triomphe par la plasticité de son ferme verbe et la coupe sûre de ses vers solides.

Il est avant tout un faiseur d'épopée ; il est notre poète épique, et comme notre Homère armoricain.

Il amplifie tout, et ses héros comiques ont tant de largeur de geste qu'ils sont épiques (ceux-là de la *Chanson du Cidre*) autant que les héros de l'*Ère Bretonne*, par exemple.

Il jaillit d'eux une telle cascade de rire, de si homériques appétits, une si abondante verdure d'expression !

La gloire de Frédéric Le Guyader est assurée ; dans le temple des vrais écrivains de Bretagne sa statue est dressée d'avance.

Et lorsqu'on voudra, dans ce temple, ouïr, quelque belle et forte chanson, qu'on ouvre son œuvre vigoureuse, et là, avec la voix de Maître Perr qui, dans la cathédrale de Quimper, sous l'épiscopat de Monseigneur Graveran, chanta si bien, la voix du Maître écrivain encore remplira le temple d'un flot puissant et comme intarissable.

MATHILDE DELAPORTE

Les Ruisselets, 1909. — *En demi-teintes*, ouvrage couronné par Revue des Poètes en 1912 et par le Comité Spiritualiste en 1913, et couronné par l'Académie Française (prix Archon-Despérouses) en 1914. — *La Poésie de vivre*, 1921 ; des poèmes de ce livre furent lus à la Comédie Française en septembre 1923. — *L'heure légale et la Torche de Penmarc'h*, saynètes en vers. — *La Bretagne*, conférences publiées par « Le Réveil breton. »

Je me rappelle l'impression que je ressentis un jour au musée d'Anvers, quand, après avoir parcouru bien des salles de peinture, j'entrai dans la pièce consacrée à une exposition particulière d'œuvres de Jordaens.

Ce fut comme un réchauffement et une illumination. Ces

tableaux-là dégageaient autour d'eux de la vie. Ce n'étaient plus des images qui m'entouraient ; c'étaient des hommes, des femmes, des vieux, des enfants ; et tous ces gens-là ne posaient pas devant le chevalet du peintre : ils mangeaient, ils buvaient, ils digéraient, ils riaient, ils chantaient, ils piaillaient. Et avec quel cœur !... Et avec quel tempérament !...

Ils vivaient, en joyeuseté, d'une vie matérielle superbe, et on se sentait d'instinct sympathiser avec leur bien-être.

Pas de tons froids, ou brumeux, ou violâtres, mais une rutilance devant laquelle tout s'effaçait... Pas d'expressions mélancoliques, ou sévères, ou tendues, mais un gras sourire, largement épanoui, qui faisait oublier les misères de cette pauvre vie !

Eh bien ! j'ai éprouvé un saisissement pareil, lorsque, après avoir lu pas mal de poètes contemporains, je me suis plongée dans la *Chanson du Cidre*, de Frédéric Le Guyader. J'étais dans l'enthousiasme, je me disais à chaque page : « Voici la touche d'un maître, donnée en pleine pâte opulente et généreuse ! Voici le coup de pouce d'un grand artiste qui fait jaillir des éclaboussures de lumière ! »

Et quoique les personnages de Jordaens fussent des Flamands et ceux-ci des Bretons, c'étaient bien les mêmes hommes qui vivaient dans les tableaux d'Anvers et dans les poèmes de la *Chanson du Cidre*. Le peintre et le poète les avaient créés avec la même verve, la même truculence, la même bonhomie.

Dites-moi si le paysan qui souffle sur sa soupe au musée de Bruxelles, n'est pas un de ces joyeux bâfreurs d'andouilles, dont notre compatriote a si largement établi la carrure ?

Certains types de la *Chanson du Cidre* : « Renan-le-Loup », le rusé compère,

....à la voix tonitruante et chaude,

« Hélias », de Perguet, ce roi des buveurs, qui

....aimait le cidre amer,

Le « huéro » qui mûrit sur les bords de la mer,

se gravent dans la mémoire comme des eaux-fortes qui ne s'effaceront plus.

Aussi quelle joie, après avoir lu les vers trop souvent anémiés, pâlots, sans souffle, sans éclairage, de cette époque où

les poètes sont légion, de rencontrer un solide, un charpenté, un bien-en-chair, un sain, comme Frédéric Le Guyader !

A titre de Bretonne, je le remercie d'avoir mis dans notre littérature une note de vigoureuse gaité, et qui n'est pas (heureusement !) une fausse note.

MARIE ALLO.

Les Voix de la Lande (Lemerre, 1908). — *Bretons d'après nature* (Les Gémeaux, 1908). — *Les Fontaines* (Chiberre, 1923).

Le vieux pommier moussu, qui semblait ne plus vivre,
Vient de s'auréoler, pourtant, d'un nouveau givre,

Sous un brusque souffle d'avril ;

Les brouillards emperlés splendidement l'arrosent,
Et, sur ce tronc si noir, toutes ces fleurs si roses

Ont un sourire puéril.

Ses bras sont crevassés et son front touche terre :

Incliné, par le vent, dans une courbe austère,

Il semble s'être agenouillé ;

Et pourtant ce bois mort, ce bois creux, ce bois rude,

Epanche de la vie et de la quiétude

Sur le champ clair, ensoleillé.

Que n'a-t-il pas souffert des luttes de l'orage ?...

Il a subi, longtemps, l'immense et rauque rage

De plusieurs hivers haletants,

Sa carcasse soutint les plus lourdes épreuves,

Mais les tendres bouquets de ses corolles neuves

Sont comme à son premier printemps !

Tu m'apparais, pommier, plus joyeux, plus robuste,

Et mille fois plus beau que le gracile arbuste

A l'aube de sa floraison.

Le jeune arbuste est faible, et craint plus les gelées ;

Et si l'ouragan tord ses branches dépouillées,

Il mourra, pauvre, en sa saison.

Mais toi, n'as-tu pas fait ruisseler ton aumône ?

Les pommes de rubis, et le cidre d'or jaune,

A pleine tonne, à pleines mains ?

On dirait que tu te souviens de tes prémices,

Et que, ressuscités, leurs passés refleurissent,

Plus touffus en leurs blancs essaims.

Tes printemps oubliés renaissent dans leur force.

Et c'est pourquoi, malgré ta chancelante écorce,

Tu parais joyeux au regard :

Aux rides du visage il reste le sourire,

Et, plus heureux qu'un jeune en qui l'espoir expire,

Il reste sa vie au vieillard

MARIE-PAULE SALONNE.

*
* *

Au verger qui fleurit les pentes du Parnasse breton, l'œuvre de Le Guyader m'apparaît comme ce vieux pommier de printemps. Sur le tronc austère et même usé, des vieilles règles inflexibles, sur les branches tordues par les tempêtes de la vie, la poésie immortellement jeune s'épanouit encore : et ce n'est pas qu'une promesse d'avril.

Le « vieux pommier », si j'ose dire, qui nous a donné l'*Ère Bretonne* et la *Chanson du Cidre*, a fait ruisseler chez nous le couplet acide et l'héroïque épopée : le cidre dur, comme le cidre doux !... A flots brillants, mousseux et clairs, il nous a versé le rire qui pétillait et l'âpre frisson, qui étreint à la gorge.

Les jeunes bardes ne doivent point l'oublier, en s'arrêtant sous ses branches étoilées. Et la plus belle page, à mon sens, qu'ils puissent graver dans leur mémoire, entre toutes celles de l'ancêtre, c'est ce cri de « *Gloire à la Langue celtique !* » à la fois si parfait et si émouvant. Aucun autre poète encore n'a synthétisé avec autant de force l'âme de la langue bretonne dans un français aussi sublime et aussi exact. Et n'est-ce point là tout ce qu'un poète d'Armor peut réaliser de plus admirable : le plus pur cœur breton dans la plus pure strophe gauloise ?

M. P. S.

Quimper

Il est, de par le monde, une ville très douce,
Où l'on sent la présence exquise du passé ;
Où chaque heure est pareille au pétale lassé
Qui choit d'une glycine et se meurt sur la mousse.

Telle tu m'apparais aux jours de fine pluie,
Quand tu mets ton manteau de brumes, ô Kemper,
Lorsque l'Odet bruit, emportant vers la mer
Tes beaux reflets de songe et de mélancolie.

Mais voici qu'au-dessus de tes flèches s'éploie
Pâques, ailé d'espoir, Pâques, vibrant azur !
Voici les carillons au chant ardent et pur...
O Kemper, es-tu donc la cité de la joie ?

O Kemper, sceau d'argent sur la page ducale,
Fleur de la Cornouaille et sourire d'Armor,
Ville sans tache, il est un charme tendre et fort
En ton âme à la fois coquette et monacale.

C'est pourquoi nous t'avons entre toutes choisie.
Nous mêlerons le gui, le myrte et le palmier,
Et nos pieuses mains te ceindront de laurier,
O demeure du rêve et de la poésie !

ANNE SELLE

Offrandes, poésies (Les Gêmeaux, Paris, 1925).

Il m'est arrivé souvent, au cours de mes conférences, de donner lecture des poèmes de Frédéric Le Guyader, extraits de l'*Ère Bretonne* et de la *Chanson du Cidre*.

Chaque fois, à l'issue de la causerie, des personnes venaient me demander de qui étaient ces poèmes et s'ils étaient édités ; et quand je répétais le nom de Le Guyader, la surprise se manifestait sur les visages.

Quelques-uns le connaissaient, mais beaucoup l'ignoraient.

Je me souviens tout particulièrement, au cours d'une causerie sur l'Histoire de Guingamp, d'avoir récité *Comment Guingamp sauva Nantes* ; et ce fut, dans l'auditoire, un véritable enthousiasme — non pas pour l'interprète, bien entendu — mais pour celui qui avait su si magistralement conter l'histoire de Dunois, de Mérien-Chéro le Brave et de sa milice guingampaise.

Le lendemain, je faisais, dans la même salle, une conférence sur le pays de Gouarec et l'on me demanda de bien vouloir redire la pièce de Le Guyader.

La vérité, c'est que notre ami appartient à la race des Bretons timides et généreux, dont parle Ernest Renan, « qui n'ont pas une remarquable entente de leurs intérêts. . . . »

Le Guyader est, en effet, de ceux qui vivent et vibrent en eux-mêmes, qui se satisfont de leur rêves et, leur devoir accompli, laissent prendre par d'autres plus audacieux la place à laquelle leur donnent droit leurs vertus et leurs qualités.

Mais les véritables talents finissent toujours par s'imposer ; ce fut le cas pour Tristan Corbière et c'est le cas pour Frédéric Le Guyader.

Nous aurions voulu personnellement nous trouver à Quimper le 29 avril prochain ; cela nous est impossible et nous le regrettons. Du moins, notre pensée et notre cœur seront-ils présents à la fête, en attendant l'heure où nous aurons achevé le monument de piété et de gloire que, par la réédition de la *Chanson du Cidre*, si merveilleusement illustrée par le grand imagier breton Louis Garin, nous voulons élever, de son vivant, au grand Poète de la saine gaieté bretonne.

O.-L. AUBERT,

Directeur de la *Bretagne touristique*.

Près de l'Odet et de la mer,
L'aède atteint l'extrême automne
Qui n'est pas encore l'hiver,
Car sa récolte est riche et bonne.
Qu'un chœur de poètes entonne
Ce même chant qui lui fut cher,
Et que la Mam-Goz le fredonne
A Frédéric Le Guyader !

Du temps qu'il était jeune et vert
Il écrivait l'*Ère Bretonne*,
Livre épique fervent, offert
Au pays par un autochtone
Qui défend sa langue, et s'étonne
Qu'on ne la parle qu'à Quimper !
Quel relief ce poème donne
A Frédéric Le Guyader !

De Nantes à Brest, et de Scaër
A Dinan, sort de chaque tonne
La *Chanson du Cidre*, au flot clair.
Tout en buvant, on gueuletonne !
Héroïque « Terre gloutonne »
Où l'ivrogne garde son flair,
Puisque, tombant, il s'abandonne
A Frédéric Le Guyader !

ENVOI :

Prince, ces vers que je festonne
Sont pour panser ton cœur amer ;
Mais l'Armor offre une couronne
A Frédéric Le Guyader !

EDOUARD BEAUFILS

POÈMES. — *Les Chrysanthèmes*, 1889. — *Les Houles*, 1894. — *Au Pont Kerlô*, 1894. — *Paysages d'Italie*, 1907. — *Italiam... Italiam...* (couronné par l'Académie Française), 1907. — *Le Salon des Poètes*, 1909. — *Amour sacré de la Patrie*, 1917. — *Les Rades* (prix de poésie spirituatiste), 1917. Lauréat du Concours de Poésie de l'*Echo de Paris*, en 1894 ; du Concours de Poésie de l'Odéon, en 1909 ; des Jeux-Floraux, et de la Société des Gens de Lettres.

C'est de tout cœur que je m'associe au gala que les Quimpérois ont pris l'heureuse initiative d'organiser en l'honneur du doyen des poètes bretons, Frédéric Le Guyader.

Il ne m'a été donné, à mon vif regret, d'avoir avec lui que des relations trop intermittentes. Les routes de la vie ont leurs divergences contre lesquelles on ne peut rien. Mais je garde, aussi fidèlement qu'au premier jour, le souvenir de nos rencontres à Quimper où se sont écoulées quelques-unes de mes plus belles années et où j'étais alors un nouveau venu. Le Guyader habitait Douarnenez, mais, employé des Contributions indirectes, les nécessités de sa profession l'amenaient, de temps à autre, à la capitale du département, et ce fut ainsi que je le connus, dans l'hiver de 1886, sous les auspices de mon vénéré maître en folk-lore, M. Luzel, à la table du Café du Parc, où le grand sauveteur de nos traditions populaires avait coutume de s'installer.

Ce fut là aussi, sur un coin de banquette que je saurais encore situer, que le poète de l'*Ère Bretonne*, me lut, de sa voix profonde, ses vers pleins et solides, comme maçonnés de ciment romain, et me fit même la gracieuseté de m'en transcrire plusieurs strophes que je conserve comme un témoignage de ce lointain passé.

Plus tard, je le retrouvai dans mes Côtes-du-Nord natales, où l'avaient conduit les hasards de sa carrière. Je lui rendis visite en compagnie d'une vénérable amie dont la noble mémoire lui est sans doute demeurée aussi chère qu'à moi-même : j'ai nommé M^{me} Ange Mosher, une Américaine de Boston à qui sa passion, disons mieux : sa dévotion pour notre pays, valut le titre de « Bretonne d'Outre-Mer », *Bretonez Tra-Mor*. J'étais à son chevet, à New-York, dans les jours qui précédèrent ce qu'elle appelait son départ pour la grande aventure éternelle, et, parmi les figures de Bretagne qu'elle se plaisait à évoquer en ces conversations ultimes, celles de Le Guyader et de la femme charmante qui fut son soutien moral aux plus dures époques de sa vie réapparaissaient sans cesse au premier plan. Vous ne vous étonnerez point, dès lors, que le poète de la Cornouaille reste tout mêlé pour moi aux deux êtres si ardemment bretons, chacun à sa manière, qui présidèrent à nos entrevues.

Le poète de la Cornouaille, ai-je dit. C'est, en effet, si je ne me trompe, la meilleure définition qui convienne au talent comme à l'inspiration de Frédéric Le Guyader. Né dans les replis boisés de ses collines intérieures, descendu ensuite, avec ses claires rivières chantantes, vers ses opulents rivages, lourds de fruits et de moissons, il a célébré, d'un accent volontiers appuyé, son âme plantureuse et drue, voire un peu pantagruélique, dans une langue pleine de sève, éclatante de force et de santé.

Là est, je crois, l'originalité de sa note dans le concert breton, et, par là, son œuvre est assurée de vivre. Elle reflète la face joviale de la Bretagne : elle en est un miroir puissant et démontre, avec un rare bonheur, que la terre de l'idéalisme ne laisse pas d'avoir aussi sa matérialité.

ANATOLE LE BRAZ

Soniou Breiz-Izel (1891). — *Vieilles histoires du pays breton* (1891). — *Triphyna Keranglas* (1892). — *La chanson de la Bretagne* (1892). — *La légende de la mort* (1893). — *Au pays des pardons* (1894). — *Pâques d'Islande* (1897). — *Le gardien du feu* (1900). — *Le sang de la sirène* (1901). — *La terre du passé* (1902). — *L'Illienne* (1904). — *Le Théâtre celtique* (1904). — *Contes du soleil et de la brume* (1905). — *Au pays d'exil de Chateaubriand* (1909). — *Ames d'Occident* (1911), etc., etc.

Guyader *id est* Tisserand

Des fils gris par la Vierge, en nos landes semés,
Tu tisses, Guyader, la Légende et l'Histoire,
Et c'est l'*Ère Bretonne*, exaltant la mémoire
Des héros de Lez-Breiz, par les Francs opprimés.

Aux métiers de Lokorn, ⁽¹⁾ tu calandras la moire
Des pavillons sans tache et d'hermines gemmés,
Que Porz-Moguer hissait, mourant en pleine gloire,
La *Cordelière* en feu, ses agrès consumés.

(1) Lokorn = Locronan.

Non, tant que le cœur d'Anne.... inquiète *Princesse*
Dont un Breton ne peut, sans un brin de tristesse
Songer qu'Il fut sa dot, à l'hymen de deux Rois !

Préférons, aux regrets, les rêves de l'ivresse
Par le *Cidre* tramés et buvons en liesse
Andouillards et manants, nobles gens et bourgeois !

ENVOI :

Laissons les *Princesses tragiques* !
Aux caves de Renan-le-Loup
Nous boirons bien encore un coup !
Il n'est trahison de barriques,
Qu'un petit de mal aux cheveux....
Et les plus galants des aveux
Valent-ils le foin qu'on se donne !
Mieux vaut cidre qu'amour en tonne !
Or sus, chopinant sans souci,
A ta *Chanson*, chantons : « Merci ! »

LÉON LE BERRE
Ab-Alor.

Mennoziou war al levr diour koz eus a Gemper

Nag a sked da dal ! Na gened en dro d'az sell ! pa oes o vale
dre zal-levriou Kemper, eur gaër a gear, chomet d'it te ken ker !

Eur marz az kwelet, eur vouse'hoarz o para war da fas
a varz, mab d'az parrez Braspartz !

Pa aliez an dud a bep iez, aman war da vrud, diredet leun
a zoujanz ha mut, evel ma ro eun ozac'h eur bannac'h eus
e jistr iac'h, d'an Tremener evit e digemer braô en e gaô,
e gwasked dious an heol pe dious ar glaô !

Gouzout a raez, kuzulier mat, dre guz pe anat, dougen
dous an danver, d'ar skrivagner a zeree, da, d'e genver.

Pep jistr a ren pep seur stac'h-kof ha pep poull-kalon. D'ar
C'houer, c'houero ! D'ar Plac'h gouz, jistr dous, e prof !

Evel-se da bep spered e bred, da pep oad e vegad, da bep
krouadur e vagadur ; ha war-ze, Guyader gwiù ha seder, te oa
ar gwizieka hag ar gwella dibuner !

Kemperlé e miz ar pesk-ebrel 1925.

LÉON AR BERR.
Ab-Alor.

Pensées sur le vieux bibliothécaire de la ville de Quimper

*Combien brille ton front ! Quelle beauté autour de ton
regard ! lorsque tu marchais par la Salle des Livres de
Quimper, une ville charmante qui t'est restée si chère.*

*Une merveille de te voir ! un sourire courait sur ton
visage de barde, fils de ta paroisse de Braspartz.*

*Lorsque tu conseillais les gens, de toute langue, ici
accourus sur ta renommée, pleins de respect et muets,
comme donne, un maître de maison, une goutte de cidre
sain, au Passant, pour le recevoir bellement, dans sa cave,
à l'abri du soleil ou de la pluie !*

*Tu savais, bon conseiller par ruse ou apertement, porter
doucement le dégustateur, à l'écrivain qui convenait, bien,
à son endroit.*

*Chaque cidre gouverne chaque espèce de ventre et chaque
estomac. Au paysan, de l'amer ! A la vieille fille, du cidre
doux, en cadeau !*

*Ainsi, à chaque esprit son repas, à chaque âge sa becquée,
à chaque créature sa nourriture, et là dessus, Guyader, gai
et joyeux, tu étais le plus savant et le meilleur « dévideur »
(devineur).*

Quimperlé au mois du poisson d'avril 1925.

*Fleurs de Basse-Bretagne, contes (1901). — Les Epousailles de
Brebïot, 2 actes (1904). — Ar Gwir treac'h d'ar Gaou, comédie
(1904). — Istor Breiz nag ar c'helted gant Trivars (1912). —
Sinatur an ul testament, comédie bretonne (1910). — Ar vec'h e
divreac'h moun, Noël breton en 2 actes (1912). — Français de
Quimper, comédie en 3 actes, en collaboration avec Daniel Bernard
(1912). — Autour de Plas-ar-c'horn, récit d'une Troménie de
guerre (1917).*

La Gloire vient vers toi, comme un Soleil Levant,
O Frédéric Le Guyader, Génie épique !
En ce jour triomphal, pour toi je revendique,
Parmi tous les Bardes bretons, le premier rang.

C'est la Gloire qui vient pour t'emporter, vivant,
Toi le Chantre inspiré de la Breiz héroïque.
Si ton Rire est énorme, énorme est ton Tragique,
Et parmi tous nos grands, c'est bien toi le plus grand.

Mais que Cosmopolis te jalouse ou t'évince,
Que tu vives dans l'ombre au fond de ta Province,
Loin des vainqueurs d'un jour et des prophètes faux,

Pour qui sait la valeur des Œuvres et des Hommes,
A Quimper-Corentin, à Paris comme à Rome,
Rabelais et Hugo ne sont que tes Egaux.

YVES BERTHOU

Frédéric Le Guyader est l'un de nos grands poètes contemporains, l'un de ceux dont la renommée ne fera que grandir de jour en jour avec le recul du temps.

On connaît Frédéric Le Guyader comme poète : *L'Ere Bretonne*, que domine le poème délicieux de *La Reine Anne* et que couronna l'Académie Française ; *La Chanson du Cidre*, épopée que Rabelais eût signée s'il eût écrit en vers ; *La Bible d'Adam à Jésus*, ce splendide commentaire des Livres saints ; *Princesses Tragiques et Grandes Amoureuses*, ce superbe panorama historique ; voilà un bagage plus que suffisant pour mériter à son auteur une place sous la coupole de l'Institut, si l'Académie ne s'était encombrée de vaillants guerriers et de politiciens de renom.

Mais on connaît moins Frédéric Le Guyader auteur dramatique. Pourquoi ne le joue-t-on pas ? Pourquoi *Molière vainqueur*, *Etienne-Marcel*, *Genséric* ne sont-ils pas au répertoire ?

Le Théâtre de Frédéric Le Guyader est une belle œuvre

d'art ; il réconciliera avec le français beaucoup de ceux qui le croient en décadence. Il prouvera qu'il y a encore quelques écrivains qui se respectent, qui respectent le public, qui respectent cette haute et noble dame qu'est la langue française. Ils sont peu nombreux, mais Frédéric Le Guyader brille au premier rang de ce bataillon sacré.

Il semble que Th. Gautier avait annoncé notre poète lorsqu'il écrivait :

Tout passe. — L'art robuste
Seul a l'éternité
Les Dieux eux-mêmes meurent
Mais les vers souverains
Demeurent
Plus forts que les airains.

JEAN BERTOT,

Rédacteur en chef du *Lexovien*,
Ancien Directeur du journal *Le Finistère*,
Président d'honneur du « Caveau »,
de Paris.

Dix Comédies (Gaillard, 1913). — *Comédies de Salon* (Morière, à Lisieux, 1924). — *L'Invisible Aimée* (Mottet, 1900). — *En allant vers l'Ombre* (Lemerre, 1907). — *Etapas d'un Touriste* (Imprimeries Réunies, 1894). — *Au Lazaret* (1902). — *Guides-Bertot*, 12 volumes (Boudet).

Votre Rire au Front

Sans avoir quitté la douce Bretagne,
Maintenu par l'âge au front de Quimper,
Vous avez pourtant, Maître, fait campagne
Sans vous en douter, là-haut, sur l'Yser.

J'avais emporté dans une cantine
Brizeux, Le Goffic, Le Braz et Luzel,
La « Chanson du Cidre », un gai Courteline,
Un Paul Déroulède... et même un Botrel ;

Avec moi, par bonne et male fortune,
Ils ont tout bravé, la neige et la mort,

D'Ypres-la-Martyre, à Dixmude et Furne,
Boesinghe ⁽¹⁾ surtout, Saint-George et Nieuport ;

Car je n'eus jamais en main d'autres armes ;
Rien que de doux vers et d'ardents refrains :
Des strophes d'amour pour sécher les larmes
Et des chants vengeurs pour bander les reins !

Deux, trois fois le jour — souvent quatre, même, —
On réunissait nos gentils « cols-bleus »
Ou tes vieux « Toriaux », Quatre-vingt-septième,
O Division des Temps fabuleux !

Parfois dans l'église ou le cimetière,
Ou, tout simplement, au bord du chemin,
Nous chantions, gaiement, nos Bardits de guerre,
En chœur, à tue-tête, au nez du Germain.

Mais, lorsque la nuit revenait, livide,
Où tous bruits suspects étaient dangereux,
J'allais, me glissant derrière un bon guide,
Rendre leur visite aux « pays », chez eux :

Chez eux dans le sable ou l'abri sous tôle,
Qui, dans son gourbi, qui, dans sa cagnat,
Tendant à chacun ma gourde de gnôle,
Mon tabac, mon cœur... et mon chocolat ;

Une « rosalie » enfoncée en terre
Un bout de chandelle en son fin quillon,
Suffisait, ma foi, comme luminaire
En plus du falot pendant au plafond ;

C'est dans ce décor que je les ai dites
Vos histoires, Maître, et de tout mon mieux ;
Et nos ours velus, nos bons troglodytes
En avaient, souvent, des pleurs dans les yeux !...

C'est ainsi qu'un soir, auprès de Stenstraete ⁽²⁾
— En Dix-neuf cent quinze : on parlait de Paix ! —

(1) Prononcer : Bouzingue.

(2) Prononcer : Stenstrate.

J'ai pu, grâce à vous dilater la rate
De nos Briochins, de nos Guingampais.

Je leur avais lu, tout d'abord, l'histoire
De l'*Andouille* ; puis le *Duel*, *Mathurin*...
Et n'avais jamais trouvé d'auditoire
Plus compréhensif, plus rempli d'entrain.

Ah ! qu'ils approuvaient la noble ripaille
De vos bons héros paillards et dodus :
Rien que d'y penser, vautrés dans leur paille
Ils se croyaient tous un peu « soûls-perdus ! »

Vers vous les bravos s'envolaient, sincères,
« Biscoaz kemend-all ! » ⁽¹⁾ criaient-ils, joyeux...
... D'autant que plusieurs de ces bons « pépères »
Vous avaient connu, Maître, à Pontrieux.

Bref !... ils savouraient ce long soir de joie
Comme s'ils savaient qu'il fût le dernier...
Car la Mort, dehors, attendait sa proie
Afin de l'étendre en son froid charnier :

Tous ces malheureux devaient, à l'aurore,
— Eux les fiers soldats, loyaux, confiants —
Connaître la mort, inédite encore,
Que leur préparaient les « gaz asphyxiants ! »...

... Mais, au soir du moins de leur agonie,
Ces martyrs avaient encore goûté
Au bon Rire clair de votre génie :
Soyez-en béni pour l'éternité !

THÉODORE BOTREL.

(1) « Jamais autant ! »

CHANSONS, POÉSIES : *Chansons de chez nous* (couronné par l'Académie Française), 1898. — *Les Contes du Lit-Clos*, 1899. — *Chansons de la Fleur de Lys*, 1900. — *Coups de clairons*, 1901. — *Chansons en sabots*, 1902. — *Chansons en dentelles*, 1905. — *Notre-Dame-Guesclin* (couronné par l'Académie Française), 1908. — *Chansons de Jean-qui-Chante*, 1910. — *Chansons des clochers à jour* (prix de Littérature Spiritualiste), 1911. — *Les Alouettes* (couronné par l'Académie Française), 1912. — *Chansons de la veillée*, 1913. — *Les Chants du bivouac*, 1915. — *Chansons de route*, 1916. — *Chants de bataille et de victoire*, 1919, etc., etc.

Mon vieil ami,

Votre œuvre bretonne m'apparaît comme la vivante démonstration d'une idée qui m'est chère et qu'a bien mise en lumière Camille Vallaux dans sa *Basse-Bretagne : Le paysan breton est très réaliste, très positif, il est doué d'un bon sens pratique et d'un goût de la juste mesure qui en font l'homme le moins mystique qui se puisse voir*.

Voilà bien les *glaziks* et les montagnards de l'Arrée tels que vous les avez campés dans vos contes si savoureux.

Pas de vague-à-l'âme ou de sombres préoccupations métaphysiques chez ces joyeux compagnons.

Ils poussent leur gaillarde chanson. Et ce n'est ni l'éternelle complainte enrhumée des aèdes faux esthètes aux vers tarabiscotés, ou le cantique enrhumé et sanglotant des éternels pleurnicheurs.

La chanson de vos héros, la vôtre, est celle du cidre clair et pétillant. C'est la chanson d'une race bien vivante et joyeuse. La Cornouaille est le pays de la joie, comme le dit si justement François Ménéz.

Pour une fois, Renan a manqué de psychologie en prêtant à tous ses compatriotes son idéalisme impénitent.

C'est vous qui êtes dans la note vraie.

Quant à votre œuvre française, j'entends surtout parler de votre *Théâtre* ; pourquoi n'est-il pas, depuis longtemps, au répertoire de nos théâtres nationaux ?

Plus heureux que Villiers de l'Isle-Adam et que Corbière, la Bretagne, à tout le moins, vous a déjà rendu justice.

ANTOINE BOTT,

Directeur de la *Bretagne Nouvelle*.

Puisque la Cornouaille est la Touraine de la Bretagne, il est tout naturel qu'en F. Le Guyader elle ait son Rabelais. Ce qui peut d'abord surprendre, c'est qu'il ne soit pas né à Quimper, cette « ville de chanoine », ainsi que l'a nommée un archéologue gastronome, ou dans le plantureux pays fougé-

nantais, mais bien sur un des points les plus désolés de notre péninsule, en ce Brasparts qu'il appelle lui-même « le pays des loups ».

Mais c'est que les lieux où notre corps est né ont moins d'influence sur notre âme que ceux où cette âme même s'est épanouie à la vie, surtout quand cette vie était bonne à savourer.

Le cas Le Guyader est intéressant : c'est celui d'un poète qu'un paysage a modelé à sa ressemblance et imprégné tout entier de son parfum. De temps en temps d'ailleurs, l'homme de la montagne reparait en lui ; et sans doute Le Guyader aurait été moins épique, moins âprement épique tout au moins, s'il eût été purement un Breton de la plaine car là où la nature est indulgente à l'homme, elle provoque l'écrivain à la facilité. Mais un pays de douceur a, par contre, ceci de bon que ses décors harmonieusement composés et tout le charme épars en ses attitudes accueillantes conduit les regardants comme il a conduit Le Guyader à une sympathie souriante pour l'espèce humaine, à l'admiration de Rabelais et de Molière, à un classicisme délicieux des sens et de l'esprit.

CHARLES CHASSÉ.

Napoléon par les Ecrivains (Hachette, 1921). — *Les Sources d'Ubu-Roi* (Floury, 1922). — *Gauguin et le Groupe de Pont-Aven* (Floury, 1923).

Je suis touché de l'honneur que vous me faites en me gardant une place parmi les écrivains bretons réunis autour de Frédéric Le Guyader ; et c'est avec le plus sincère et le plus profond sentiment d'affection que je m'associe à leur témoignage.

Il me sera malheureusement impossible de me rendre en personne à votre belle et sympathique réunion du 29, mais j'y serai présent de cœur et en pensée, très étroitement.

ALPHONSE DE CHATEAUBRIANT.

M. de Lourdinés (prix Goncourt), 1911. — *La Brière* (grand prix du Roman, Académie Française).

Y avait-il, voici quelque trente ou quarante ans, un fond de pessimisme dans le tempérament de M. Le Guyader ? Et, dans le même temps qu'il étalait sur sa palette les joyeuses et hautes couleurs dont il allait nous peindre ses héros de la *Chanson du Cidre*, entretenait-il, dans un coin de son âme, de sombres rancœurs contre la race d'Adam ?

Relisant ces jours derniers sa *Bible*, ce fut mon étonnement d'y rencontrer, presque au seuil de ce livre, cet anathème assez farouche :

Que maudit soit l'Eden et sa postérité !
Sans cet Adam pervers et cette Ève féconde,
La Terre n'aurait point connu l'Humanité !

Comme il faut toujours que les poètes exagèrent, il est indiqué de restreindre, tout de même, cette malédiction aux tristes suites de la défaillance qui troubla si prématurément la paix de l'Eden, à ce terrible jeu des passions humaines qui, à dater d'elle, remplit l'Histoire de tant de drames amers ou sanglants de la jalousie, de la cruauté, de la volupté, de l'intempérance, de l'ambition.

Cependant, quelle inconséquence encore dans ce pessimisme raisonnablement humanisé ! Supposez un Adam plus vertueux auprès d'une Ève moins gourmande, et le cours de l'Humanité change incontestablement. Mais cherchez alors où puisera son inspiration le descendant de ce couple sage, qui, voué à la poésie, s'appellera, quelques millénaires plus tard, Frédéric Le Guyader.

Dans quel monde, tout à l'idylle chaste et douce, trouvera-t-il, pour en présenter les portraits capiteux à ses contemporains, ces « princesses tragiques » et ces « grandes amoureuses ».

Dont l'alcôve, souvent, menait à l'échafaud ? (1)

Où placera-t-il, sur cette terre fraternelle, le théâtre de ces grandes hécatombes des batailles bibliques au-dessus desquelles, comme après le massacre de l'armée de Sisara par Débora,

(1) *Princesses tragiques*, p. 215.

Jehovah rit superbement, dans la nuée ? (1)

Dans quelle Cornouaille tempérante et moins assoiffée de la « septembrale purée », rencontrera-t-il ces puissants buveurs de cidre qu'il nous peint

Ivres, la joue en feu, les yeux étincelants ? (2)

Toute la littérature n'eût été qu'idylle et cantique et M. Le Guyader n'eût été parmi nous qu'un Berquin bas-breton. Ne regrettons pas trop que, par la faute d'Adam, il ait été autre chose.

Au surplus, si M. Le Guyader en a jamais voulu à l'Humanité, il n'y paraissait guère dans ses relations avec du moins une fraction, restreinte il est vrai, de cette Humanité : avec les travailleurs intellectuels et les auteurs débutants qui, désireux de s'instruire, ou de donner une forme aux résultats de leurs recherches, allaient à lui, dans cette bibliothèque municipale qui était comme un temple dont il était le prêtre, ainsi que l'on va vers un guide et vers un maître.

Je sais, d'expérience très agréable, qu'il n'était pour eux qu'encouragement, affection et dévouement. Et, à constater combien il se montrait naturellement modeste, je suis tenté de croire que, son cœur démentant un écart de sa Muse, il portait et porte encore en lui, au lieu d'une tendance à maudire, un grand fond d'indulgence pour ses contemporains. Les pessimistes sont orgueilleux : lui, il s'effaçait, paraissait ne connaître et n'estimer que le talent des autres, poussait l'oubli de soi jusqu'à l'indifférence pour le sort de ses propres œuvres.

Avec tout ce bruit fait autour de son nom, on va l'étonner, lui apprendre à lui-même la valeur de ses travaux et la qualité de son inspiration, et il mettra sur le compte de l'amitié les hommages que son mérite seul inspire à ses admirateurs.

Un méconnu pour lequel M. Le Guyader a contribué à hâter l'heure de la justice, Fréron, regrettait de voir certains poètes de son temps ignorer que « le premier mérite de l'homme en société, quels que soient ses titres, ses talents et ses emplois, est de ne les afficher jamais, et d'être simple,

(1) *La Bible*, p. 91.

(2) *Chanson du Cidre*, p. 45.

modeste et sensible. » Fréron eût aimé Le Guyader, non seulement parce qu'il aurait vu en lui une gloire bretonne et quimpéroise et qu'il était passionnément fier de ce qui donnait du lustre à « sa Province » et à sa ville natale, mais parce qu'il lui aurait reconnu les qualités qui permettent d'estimer et d'honorer chez un homme de lettres l'alliance précieuse d'un noble caractère et d'un beau talent.

FRANÇOIS CORNOU,
Chanoine honoraire.

Expulsées (1903) (épuisé). — *Le Combat des Trente*, drame en 4 actes (1911). — *Ker-Is*, drame en 3 actes, préface de M. Frédéric Le Guyader (1912). — *Jean de Landévennec*, drame en 3 actes (1921). — *Trente années de lutte contre Voltaire et les Philosophes du XVIII^e siècle*, Elie Fréron, 480 pages, in-8°. Couronné par l'Académie Française. (Le Goaziou, Quimper, éditeur, 1922). — *Salomon, roi de Bretagne*, drame en 4 actes (1923). — *Histoire et Géographie du Finistère* (Le Goaziou, Quimper, éditeur, 1923). — *L'Engrenage*, drame en 3 actes, représenté et non encore publié.

M. Charles Daniélou, Sous-Secrétaire d'État à la Marine Marchande, touché par notre demande de collaboration au lendemain de son entrée dans le Ministère, nous adresse ce message :

Le Sous-Secrétaire d'État à la Marine Marchande,

« Très occupé, en ce moment, par l'organisation de mon Ministère, je ne peux envoyer l'hommage que je voudrais à Frédéric Le Guyader, mais je m'associe, très volontiers, à la manifestation dont il est l'objet.

« Si j'en puis trouver le temps, je vous enverrai quelques lignes. »

CHARLES DANIELOU.

A l'heure où nous mettons sous presse, ces lignes ne nous sont pas parvenues. Nous en excusons bien volontiers M. le Sous-Secrétaire d'État.

POÉSIES : *Ascension* (1899). — *Les rayonnements* (1904). — *Les Armoricaines* (1905). — *J'ai regardé derrière moi* (1909). — *La chanson des casques* (1924).

PROSE : *Alain Le Grand* (1907). — *Etudes contemporaines* (1913). — *Veillées fabuleuses* (1914), etc.

D'autres ont abreuvé leur morne frénésie
A tous les robinets de la Mélancolie —
Pleurs des sources, brouillard des landes ; lamento
De l'eau des mers, de l'eau du ciel : que d'eau ! que d'eau !
Toi, poète hardi, cœur mâle, verve anhydre,
Tu trempes et durcis ta rime au flot du cidre.
Le Parnasse breton, de larmes irrigué,
A, dans Le Guyader, trouvé son auteur gai,
Un Rabelais glazik, un Ponchon kernévote,
Poussant, dans le plein air des champs, sans fausse note,
Bonnement, fièrement, sa chanson de terroir.
L'esprit parisien sent le club, le boudoir,
La plume qui crachote ou le ruisseau qui gicle,
L'humour a la senteur agressive du pickle.
Il est prudent d'ouïr derrière l'éventail
La galéjade, qui — c'est notoire — sent l'ail.
Ta fantaisie, à toi, dispense à nos narines
Un bouquet paysan de tripes, de chopines,
De crêpe chaude et d'andouille de Kerfeuntun.
Mais humons bien, humons, amis, cette bombance,
Nous y pourrons — plus cher et plus subtil parfum —
Sentir le bon vieux temps et la divine enfance.

AUGUSTE DUPOUY

Partances, poèmes (Prix Archon-Despérouses), 1906, Académie Française. — *France et Allemagne*, littératures comparées, 1913. — *Alfred de Vigny*, 1914. — *Pêcheurs bretons*, 1920 (Prix Marcellin Guérin, à l'Académie Française, et médaille de la Société de Géographie commerciale). — *Le Port de Rouen ; Brest et Lorient*, dans la collection des Grands Ports de France, dirigée par l'auteur, 1920-1922. — *L'Affligé*, roman, 1922. — *Le Chemin de Ronde*, nouvelles, 1924. — *Rome et les Lettres latines*, 1924. — *Les Peintres de Bretagne*, 1924.

« Ar Gwiader » = « Le Tisserand »

Bon tisserand de « l'Ere Bretonne »,
Toujours tissant des chants glorieux,
Dès ton printemps jusqu'à ton automne,
Toujours chantant le los des Aïeux.

Et célébrant, en claires sonnailles,
« La Chanson du Cidre » de chez nous,
Beau cidre d'or de nos Cornouailles,
Délectable écho des binious.

Bon tisserand qui tissas sans trêve
Le souvenir des fastes défunts,
Toujours tissant la trame du rêve
Parmi les fleurs aux subtils parfums.

Bon tisserand, entr'ouvre ta porte,
Ouvre ton cœur aux chants que voici :
C'est du printemps, Maître, qu'on t'apporte
Pour éclairer ton ciel obscurci.

Bon tisserand de l'œuvre éternelle,
Ecoute l'écho de tes lieder,
Tisseur d'épopée, ô Fontenelle,
Et tisseur de rêve, ô Guyader.

CAMILLE LE MERCIER D'ERM.

POÈMES : *Les Exils* — *La Muse aux Violettes*. — *Le Poète et la Femme*. — *Le Poème de Paris nocturne*.

ROMAN : *Léda*.

DIVERS : *Jean-Michel Renaitour, aviateur lyrique*. — *Les Poètes de Paris*, du XV^e au XX^e siècle, anthologie. — *Les Ballades d'Amour*, du XII^e au XX^e siècle, anthologie. — *Les Rondeaux d'Amour*, du XII^e au XX^e siècle, anthologie. — *Les Bardes et Poètes Nationaux de la Bretagne Armoricaïne* (1800-1914), anthologie. — *Les Hymnes Nationaux des Peuples Celtiques* (Irlande, Galles, Ecosse, Bretagne), avec notices et musique.

Frédéric Le Guyader ! Il y a dans l'eurythmie secrète de ces syllabes aux finales un peu dures, quelque chose de l'âpre

poésie de la Bretagne, comme si les poètes portaient en eux, par prédestination, leur vocation et leur talent. Guyader, en langue bretonne, veut dire tisserand. Celui-ci fut, à coup sûr, un tisserand du verbe, un assembleur de mots et de visions, de sons et de couleurs. Il a tissé les vers, comme ses lointains ancêtres le chanvre et le lin. Il en sut faire dans l'*Ere Bretonne* et dans la *Chanson du Cidre* des tapisseries de haute lice. Frédéric Le Guyader n'aurait-il écrit que ces deux livres, dont l'un est « la légende des siècles » de la vieille Bretagne et dont le second évoque, à la manière d'une kermesse flamande, la joie puissante et colorée de la Cornouaille, qu'il mériterait de voir son nom inscrit au Panthéon des Lettres bretonnes.

Mais il y a quelque chose, chez Frédéric Le Guyader, qui est plus beau que son œuvre : c'est sa vie — sa vie droite, unie, simple. Marqué dès son adolescence par le signe fatidique, poète d'instinct, caressé jeune encore par la gloire, ce Breton a voulu vivre uniquement pour son œuvre et avec son œuvre, loin des grandes villes qui corrompent l'âme et le talent. Sa fidélité à sa terre vaut sa fidélité à son rêve. Il a vieilli paisiblement parmi les vallons, les bois et les vergers de la Cornouaille, dans ce beau jardin qu'est le pays de Quimper, sur ces landes merveilleuses qu'embaument l'ajonc et la bruyère, face à la mer retentissante qui porte en elle toutes les visions et qui est la nourricière des âmes les plus fortes.

Pour cela aussi, les écrivains et les artistes qui ont décidé de fêter le jubilé de Frédéric Le Guyader ont été bien inspirés. Nul n'était plus digne de leurs louanges que le noble poète, attaché à l'émouvante beauté des formes et des sons, dont la vie toute entière demeure le rêve d'un grand visionnaire. Je me réjouis de pouvoir ajouter mon modeste suffrage à celui de mes confrères et d'apporter mon hommage personnel au poète qui, comme le Moïse d'Alfred de Vigny, a vieilli puissant et solitaire sur cette pointe extrême de granit « où l'océan commence et la terre finit. »

YVES LE FEBVRE.

ROMANS : *La Gaule conquérante*. — *Les Barbares*. — *L'Ombre romaine*. — *Les Féodaux*. — *La Terre des Prêtres*.

NOUVELLES : *Contes celtiques*. — *Sur la pente sauvage de l'Aréz*. — *Le sang des Emeutes*. — *Nouvelles Léonaises*.

Mon admiration pour notre grand poète finistérien Frédéric Le Guyader date d'il y a longtemps, du jour où je rencontrai, je ne sais plus où, cette citation de l'*Ère Bretonne* qui ramasse en un quatrain magnifiquement concis la tragique histoire du fier vaisseau construit au Dourduff sur l'ordre d'Anne de Bretagne :

— Hervé de Porsmoguer montait la *Cordelière*,
Une frégate à cent canons, fine voilière,
Toute neuve, sortant des chantiers de Morlaix,
Qui nous coûta très cher, mais moins cher qu'aux Anglais.

Depuis, j'ai lu, avec un enthousiaste ferveur, l'épopée entière de l'*Ère Bretonne*, vraie *Légende des siècles* armoricaine ; j'ai savouré la *Chanson du Cidre*, recueil de délicieux poèmes, sans égal dans notre littérature bretonne, où pétillent, en un allègre flot doré de rimes sonores, la gaieté robuste et drue de l'âme cornouaillaise, au pays des gars vêtus d'azur et des « très nobles paysannes ». Après avoir connu et aimé l'œuvre, il m'a été donné plus tard d'en aimer le maître-artisan. Le charme de son amène et cordial accueil me conquiert dès notre première entrevue ; et ensuite, que de bonnes, d'intéressantes causeries sur des sujets également chers à tous deux : la Bretagne, ses poètes, ses historiens, son passé, ses traditions, dans cette paisible bibliothèque quimpéroise où je devais lui succéder un jour, entre les hauts rayons au long desquels sommeillent de lourds *in-folio* habillés de cuir fauve et venus en droite ligne de Landévennec, des Dominicains de Morlaix, des Capucins d'Audierne...

La vieillesse — vieillesse, Dieu merci, toujours active, souriante et lucide — a banni notre cher poète de sa bibliothèque, mais son souvenir en restera désormais inséparable, mieux évoqué encore par le portrait de lui qui va bientôt y figurer. Il a consacré à cette « librairie » plus de vingt années d'une assidue méritoire, et l'absorbant labeur que représente la rédaction des trois volumes du catalogue, grâce auquel les richesses bibliographiques qu'elle abrite sont désormais accessibles à tout lecteur. Cela aussi vaut d'être loué, car il n'est pas, pour les travailleurs — tout le monde, hélas, n'est pas poète — d'aide plus utile que ces inventaires, fruits d'une obscure et

monotone besogne, mais si profitable et féconde. C'est ce qu'a voulu dire, en ces lignes trop courtes, celui qui a eu l'honneur de remplacer Frédéric Le Guyader au poste de conservateur de la Bibliothèque de Quimper, où l'exemple de son vieux maître et ami, d'un si ardent patriotisme breton, d'une si belle probité littéraire unie au plus celtique des désintéressements, à une si constante affabilité, demeurera sans cesse pour lui un modèle, un stimulant et un réconfort.

L. LE GUENNEC,
Conservateur de la Bibliothèque municipale
de Quimper.

Censément traduit du celtique

Humble hommage
au grand Frédéric LE GUYADER

- Un nouveau gwerz a été composé au bourg de Saint-Goazec en Léon.
- Un nouveau gwerz a été composé : c'est au sujet de la pauvre Jeanne Le Bolloch.
- Au sujet de Jeanne Le Bolloch qui est morte en couches, en couches à Saint-Goazec de Léon.
- Là il y avait une prairie d'avoine ; une prairie d'avoine était là où l'herbe était bonne à couper.
- Le comte Tréogat, baron de Saint-Goazec, parlait à Jeanne sur la prairie.
- Il lui parlait pour son malheur et pour son malheur à lui-même, tout comte et sire comme il était.
- L'amour est doux comme du sucre pour attirer les pêcheurs. Jeanne Le Bolloch a risqué son Paradis sur l'avoine et le Tréogat de même.
- Aujourd'hui Jeanne est au lit de la mort avec un enfant, avec un enfant dans les bras.
- « Pardonnez-moi, Seigneur et Dieu, pardonnez-moi selon votre promesse » « Jeanne Le Bolloch, à toi nous pardonnons car ton chapelet indulgencié

- Tu l'avais toujours dans ton tablier. Dans la poche de ton tablier, il était, Jeanne. Mais pour ce qui est de Tréogat,
- Il est en enfer. » « A Tréogat, pardonnez la même chose, car il ne savait pas mal faire. »
- « S'il ne savait pas mal faire, c'est faute d'avoir écouté M. le Recteur ! Je suis l'Ange, je suis l'Ange ! qui préside aux pieds du Seigneur. » Ainsi soit-il !

MAX JACOB.

Le roi Kaboul et le marmiton Gauvain (Picard et Kahn, rue Soufflot), 1903. — *Le Géant du Soleil*, conte en fascicules. Les lectures pour tous (Librairie générale, rue Dante), 1904.

Saint-Maternel, roman (Galerie Simon, 29 bis, rue d'Astorg), 1910. — *Les Œuvres mystiques et burlesques de Frère Maternel, mort au couvent* (même éditeur), 1911. — *Le Siège de Jérusalem*, drame mystique (même éditeur), 1912.

La Côte, recueil de chants bretons (chez l'auteur), 1913. Épuisé. — *Le Cornet à dés*, poèmes en prose (chez l'auteur), 1917. Épuisé. Seconde édition chez Stock. — *Le Phanérogame*, roman fantaisiste (chez l'auteur), 1918. Épuisé. — *Les Alliés sont en Arménie*, poème hors commerce, 1917.

Le Cinématoma, fragments de mémoires des autres (à la Sirène), 1920. — *La Défense de Tartufe*, roman mêlé de vers (Société littéraire de France), 1919. — *Le Livre de l'Ami et de l'Aimé*, de Raymond Lulle, traduit de l'Espagnol (à la Sirène), 1920. — *Art Poétique* (chez Emile Paul), 1921. — *Ne coupes pas Mademoiselle*, plaquette de luxe (Galerie Simon, 29 bis, rue d'Astorg). — *Le dos d'Arlequin*, édition de luxe illustrée par l'auteur (Sagittaire, 6, rue Blanche), 1921. — *Maternel en Province* (Vogel, Gazette du Bon Ton), 1921.

Laboratoire Central, poésies (Au Sans Pareil), 1921. — *Le roi de Béotie*, nouvelles (N. R. F.), 1922. — *Le Cabinet noir*, lettres des autres (N. R. F.), 1922. — *La Couronne de Vulcain*, conte, plaquette de luxe Simon, 1923. — *Le terrain Bouchaballe*, roman, 2 vol. (Emile Paul), 1923. — *Filibuth ou la montre en or*, roman, 1 vol. (N. R. F.), 1923. — *Les Visions infernales*, poèmes en prose (N. R. F.), 1924. — *L'Homme de chair et l'Homme reflet*, roman (Sagittaire), 1924.

Sous presse. — *Les Pénitents en maillot rose*, poésies (Sagittaire), 1925. — *Tableau de la Bourgeoisie* (N. R. F.), 1925.

En préparation. — *Les Gants blancs*, roman (N. R. F.). — Poèmes en prose. — Poésies. — Méditations chrétiennes.

THÉÂTRE. — *Le Mort vivant*, fantaisie représentée au Théâtre Michel par la troupe de M. Bertin, de la Comédie Française, 1921. — *Trois nouveaux Figurants au Théâtre de Nantes*, comédie représentée par la même troupe à la Galerie Barbazanges, 1922. — *Isabelle et Pantalón*, opéra-bouffe, musique de Roland Manuel, répertoire du

Trianon-Lyrique. — *L'Enfant de la Maison*, comédie représentée par la troupe de M. Bertin, de la Comédie Française, Galerie Barbazanges. — *Chantage*, comédie représentée à l'Atelier et imprimée dans le *Roi de Béotie*.

Plusieurs préfaces, articles. — Collaboration à de nombreuses revues de France et de l'Étranger. — Critiques d'art en 1898 et 1899 au *Moniteur des Arts*, à la *Revue d'Art*, etc. — Poèmes et nouvelles aux *Soirées de Paris*, *Nord-Sud*, *l'Élan*, *Sélection*, *Nouvelle Revue Française*, *Intention*, etc., etc., etc...

Ar Gwiader mad

- Gwiader mad Menez Arre,
Den a vicher, lavar d'in-me
Petra'teus gwiet d'ar beure ?
- War ma stern am eus laket lin
Da wia da Vreiz eur saë fin
Ken gwen ha glizen ar mintin.
- Gwiader mad Menez Arre,
Den a vicher, lavar d'in-me,
Petra'teus gwiet da greizte ?
- Vid saë arc'hant ma Breiz karet,
'M eus gwiet eur sefen eured
Gant brug ha banal alaouret.
- Gwiader mad Menez Arre,
Den a vicher, lavar d'in-me,
Petra'teus gwiet d'abardaë ?
- D'abardaë-noz, gant ma steuen,
Am euz gwiet eur gurunen
Da lakat da Vreiz war he fenn.

* *

Bennoz d'id, gwiader henaour !
Pa'teus gwisket Breiz-Izel paour
Gant dillajou arc'hant hag aour.

« TALDIR ».

Keraez.

Le bon Tisserand ⁽¹⁾

- *Bon tisserand des Monts d'Arrée, homme de métier, dis-moi, qu'as-tu tissé au matin ?*
- *Sur mon métier, j'ai mis du lin pour tisser à la Bretagne une robe fine aussi blanche que la rosée matinale.*
- *Bon tisserand des Monts d'Arrée, homme de métier, dis-moi, qu'as-tu tissé à midi ?*
- *Pour la robe d'argent de ma Bretagne aimée, j'ai tissé une ceinture de fiançailles avec de la bruyère et du genêt d'or.*
- *Bon tisserand des Monts d'Arrée, homme de métier, dis-moi, qu'as-tu tissé le soir ?*
- *A la tombée de la nuit, avec ma trame, j'ai tressé une couronne pour poser sur la tête de la Bretagne.*

* * *

Sois béni, tisserand vénérable ! Puisque tu as revêtu la pauvre Basse-Bretagne d'une parure d'argent et d'or.

POÈMES : *An Hirvoudou*, 1899. — *An Delen dir*, 1900. — *Kanaouennou*, 1902. — *Barzas Taldir*, 1902. — *Kanaouennou evid ar bobl*, 1904. — *Barzas Taldir*, 1909. — *Soniou ar po-blusa*, 1922. — *Barzas Taldir*, 1924.

PROSE : *La Genèse d'un mouvement*, 1911. — *Kenteliou labour douar*, 1912. — *Breiziz 1810-1910* (anthologie), 1912. — *Dictionnaire français-breton*, 1913. — *Prosper Proux*, 1913. — *Histoire anecdotique de Carhaix*, 1924.

THÉÂTRE : *Pontkalleck*, 1901. — *Corret de La Tour d'Auvergne*, 1906. — *Théâtre populaire breton*, 1910.

Nul n'a été, plus que Frédéric Le Guyader, le poète exclusif d'une race et d'un pays. L'âme cornouaillaise, il a su la traduire, dans sa *Chanson du Cidre*, avec sa gaité parfois excessive, son amour de la vie, de la couleur, de la joie. Son plus grand mérite est d'avoir vu la Bretagne avec des yeux neufs, et d'avoir rompu avec une tradition qui la représentait, depuis un siècle, grise, inquiète, mélancolique, noyée de

(1) Jeu de mot breton : le nom GUYADER signifie en français TISSERAND.

brumes éternelles. Le nom de Le Guyader vivra aussi longtemps que la Cornouaille qu'il a si bien évoquée.

FRANÇOIS MÉNEZ.

La Chanson des Galets (poésie). — *Dans l'ombre des légendes* (poésie). — *L'Envoûté* (roman). — *Au Pays de la Joie* (en préparation).

J'aurais voulu relire l'œuvre de Frédéric Le Guyader avant de lui apporter ce témoignage d'admiration, afin que mon hommage, si bref soit-il, fût encore mieux pénétré de sa maîtrise. Je n'en ai pas le loisir parce que le Livre d'Or est sous presse, que des amis servents préparent à sa gloire.

Du moins je veux exprimer le souvenir exquis qui persiste en moi de ce grand poète de notre terroir, de l'auteur de l'*Ère Bretonne* et de la *Chanson du Cidre*, tout à tour épique et familier.

Comme il personnifie bien notre race, tantôt imprégnée de résignation mélancolique, tantôt débordante de jovialité naïve, car nous ne sommes point les être brumeux d'une littérature conventionnelle et banale.

Frédéric Le Guyader a vécu noblement, sagement, fièrement, sous le ciel évocateur de Cornouaille, sans jamais quitter le pays natal. Peut-être, autrement, eût-il recueilli plus de couronnes, plus de palmes. Mais de la fidélité au sol des ancêtres son inspiration est demeurée plus saine, plus vraie, plus haute, plus digne de nos suffrages. De tout cœur, je lui donne le mien.

EUGÈNE LE MOUËL.

POÉSIES : *Feuilles au vent*. — *Bonnes gens de Bretagne*. — *Enfants bretons*. — *Fleur de blé noir*. — *Dans le manoir doré*. — *Jeunes filles*. — *Une revanche*. — *La vieille Yvonne*. — *Plémneur*, etc.

THÉÂTRE : *Kémener*, drame en trois actes, en vers. — *Le Fiancé de la mer*, drame lyrique en un acte.

ROMANS : *Amour de corsaire*. — *Deux mariages*. — *Les trois gros messieurs Mirabelle*. — *Les deux gars de Roz-Gouët*. — *Dibidoub, l'ambitieux*. — *Contes de la vieille Fantock*. — *Erik, le sourd-muet*. — *L'Héritage de Joris Pepperdyk*, etc., etc.

Kanomp holl en deiz-man, e Kemper-Korentin !
 Te ivez, va zelen, kan laouen ha sklintin !
 Kanomp holl, kenvrois, ar barz koz, ar Breizad,
 A gar a greis kalon e Vreiz, hor bro ker mad !
 Diskibl ar varzed braz, Merlin ha Taliésin,
 Brizeux ha Prosper Proux, An Uzel ha Milin,
 Gwir vab ar vroik-ma ker staget d'e c'hiziou,
 Ar Guyader en eur dremen dre ar meziou,
 Dre ar c'hoajou tenval hag al lannek melen,
 Ar Guyader en eus sellet piz ouz pep den,
 Ouz pep tra dindan bolz an Nenvou peurbaduz ;
 Ar barz-ze anavez an traou ker burzuduz
 Peur'hreat en amzeriou tremenet er vro-ma
 Gand hon tadou ker braz a gare dreist pep tra
 Douar santel hor Breiz hag ar varve laouen
 Da zifen frankision ha gwiriou koz hor gouen ;
 Hag ar barz-ze, aboue amzer e yaouankis,
 A ganas hep skuiza, gand eur fronden iskis,
 Da lakât levenez ha nerz er c'halonou,
 Vel en amzer gwechall evid hor c'hendadou
 Ganas keur ar varzed. Dalc'homp sonj, kenvrois,
 Deuz ar barz kernevad, gwir vignon ar Vreizis !
 Kriomp holl asamblez hag euz a bouez hon fen :
 « Bevet Ar Guyader, hor barz, da virviken ! »

CHARLES A GERANBARZ.

*Chantons tous aujourd'hui à Quimper-Corentin !
 Toi aussi, ma harpe, chante joyeuse et sonore !
 Chantons tous, compatriotes, le vieux barde, le Breton,
 Qui aime du fond du cœur sa Bretagne, notre pays si bon !
 Continueur des grands bardes, Merlin et Taliésin,
 Brizeux et Prosper Proux, Luzel et Milin,
 Vrai fils de ce petit pays si attaché à ses coutumes,
 Le Guyader en passant à travers les campagnes,
 Les bois sombres et les landiers jaunes,
 Le Guyader à observé chaque homme
 Et chaque chose sous la voûte des Cieux éternels ;
 Ce barde-là connaît les actions si étonnantes*

*Accomplies autrefois dans ce pays
 Par nos aïeux si grands qui aimaient par dessus tout
 La terre sacrée de notre Bretagne et qui mouraient joyeux
 Pour défendre les franchises et les privilèges de notre race ;
 Et ce barde-là, depuis le temps de sa jeunesse,
 Chanta sans se lasser, avec une verve incomparable,
 Pour répandre la joie et l'enthousiasme dans les cœurs,
 Comme aux siècles passés pour nos aïeux
 Chanta le chœur des bardes. N'oublions pas, compatriotes,
 Le barde cornouaillais, véritable ami des Bretons !
 Crions tous ensemble et à tue-tête :
 « Vive à jamais notre barde, Le Guyader ! »*

CHARLES DE KERANBARZ.

Jeanne de Montfort, drame (1901). — *Velléda ou la Druidesse de l'île de Sein*, drame (1902). — *Le barde de Nominoë*, drame (1924). — *Le malin Youenik*, comédie (1925).

Breton de naissance, Quimpérois depuis 10 ans bientôt (comme le temps passe !), j'ai toujours aimé la Bretagne et me suis efforcé de connaître toutes les richesses littéraires de notre beau pays.

Comédien et auteur dramatique, j'ai cherché bien souvent dans notre théâtre breton les pièces susceptibles d'être offertes au public pour faire mieux connaître notre cher pays, car, je l'ai dit bien des fois : le faire connaître c'est le faire aimer.

Eh bien ! dans toutes les œuvres dramatiques que j'ai lues ce sont les pièces de Le Guyader qui m'ont le plus frappé, ce sont les œuvres de Le Guyader qui traduisent le mieux — à mon avis — l'âme de notre belle Bretagne.

Le théâtre de Frédéric Le Guyader a été écrit pour être joué et non pour être lu. C'est pourquoi, pendant la guerre, j'ai été heureux et fier de faire représenter sur notre scène municipale la pièce que nous allons reprendre le 29 avril : « La Comédie Française à Quimper. »

Je ne vous rappellerai pas le succès de la première représentation, les spectateurs de la reprise jugeront que cette

pièce prouve combien Le Guyader a le tempérament d'un auteur dramatique, combien son dialogue est varié et coloré, combien son vers est harmonieux.

Il faut jouer le théâtre de Le Guyader, il faut que dans toutes les villes bretonnes on l'applaudisse. Je suis décidé à m'employer de toutes mes forces à ce projet et si je réussis je serai doublement heureux, car j'aurai fait connaître au grand public, en même temps que les beautés de notre chère Bretagne, le talent d'un de nos poètes dont la valeur n'a d'égale que la modestie.

NOEL-LAUT.

Les Contes de l'Odéon (1923). — *Sur la Butte* (Chansons de Montmartre, 3 vol., 1920-1924). — *Sur la Lande* (Chansons bretonnes, 1913). — *Anik* (Drame breton, 1904). — *La Poule* (comédie, 1904 ; *Le Couteau*, drame, 1905 ; *En Garnison*, 1905, en collaboration avec Ch. Vayre). — *Sous les Marmites* (chansons et poésies de la guerre, 1915). — *Histoire de France amusante*, en 132 devinettes, 1922). — *Contes du Frugy* (en préparation).

Eau-de-Vie de Cidre

Entrez chez notre paysan,
Surtout si la table est servie ;
Le logis n'est point déplaisant
Et de grand cœur on vous convie.

Mais ce liquide est malfaisant,
Dira plus d'un qui nous l'envie ;
Pourtant jadis comme à présent,
On en buvait toute sa vie !

Pour moi, j'aime ce goût amer
Qui mêle au mordant de la mer
Tous les parfums de la montagne ;

Comme l'image est au miroir,
Je trouve toute ma Bretagne
Dans l'âpre saveur du terroir.

JAC. POHIER

Tu vécus renfermé dans ton rêve, poète,
Gardant, jalousement, sa grandeur, sa fierté,
Conservant pour toi seul la mystique clarté
Que l'étoile versait à ton âme inquiète.

Comme un soleil couchant qui s'éteint doucement,
Tu comptais, n'est-ce pas, voir s'endormir ton rêve ?
Pourtant, voici qu'au lieu de décroître, il s'élève,
Il plane, il resplendit dans un embrasement !

C'est que le divin souffle où s'inspirait ton âme,
A passé sur la foule et ravivé la flamme
Qui sommeille, ignorée, au fond des cœurs humains.

Vers l'Infini, ta Muse en déployant ses ailes
Les a tous entraînés, étendant les deux mains
Vers les espoirs sans fin et les clartés nouvelles.

A. VERCHIN.

Depuis Chateaubriand, il est convenu qu'un poète breton ne peut être sensible qu'aux amertumes de la vie, qu'il doit presque fermer ses yeux au soleil, bien plus en oublier l'existence ; on ne se le représente que gémissant dans un paysage tempétueux, aux clartés lunaires ; si l'on consent qu'il sourie, de loin en loin, c'est à condition que sa joie soit « un peu triste ». A ce compte, Frédéric Le Guyader ne serait pas un poète breton. Et pourtant il est profondément breton et aussi profondément poète. Seulement, de l'âme de sa race, dont toutes les puissances vivent en lui et dont il connaît toutes les richesses, il n'a pas voulu cultiver la mélancolie. Son originalité c'est, pouvant être élégiaque tout comme un autre, d'avoir reconnu et suivi d'autres penchants du génie breton ; il a révélé au public, un peu interloqué, ce que ce génie comporte — sans qu'au premier abord on s'en doute — de gai, de vif, de satirique. La satire, chez lui, ignore la méchanceté, même quand il s'indigne, la vivacité est faite d'une fine obser-

vation du geste humain, la gaieté se tient toujours en deçà de la gaudriole ; bref, il reste de sa terre.

C'est pourquoi son œuvre essentielle me paraît être la *Chanson du Cidre*. Non qu'il n'y ait d'admirables vers et des inspirations très touchantes en telle ou telle part de son *Ere bretonne* et surtout de son *Théâtre* ; mais, dans la *Chanson*, aucun souci d'histoire exacte ne trouble sa verve ; à la réalité, il n'a, en véritable poète, demandé que l'idée, l'impulsion. Comme il s'y abandonne ! Relisez l'*Angelus de Commana*, le *Lutrin de M^{re} Graveran*, *Samm-ar-Laou*. Quel mouvement ! Quelle vie ! Quelle truculence ! On pense à Rabelais, à Boileau (à celui des soupers fins des quatre amis), à Hugo même parfois, à cause de la grande allure du vers. Mais, à l'influence des maîtres qu'il pratique et qu'il aime, il a ajouté ce je ne sais quoi d'involontaire et d'indéfinissable qui fait de chaque artiste digne de ce nom un être unique. Il y a, dans la physionomie si complexe de la Bretagne, certains traits essentiels que personne n'avait bien vus ni bien montrés avant Frédéric Le Guyader. Certes, Quimper serait vilainement ingrat de ne pas aimer son bon poète.

HENRI WAQUET,

Ancien membre de l'Ecole française
de Rome,

Archiviste du département du Finistère,
Président de la Société Archéologique
du Finistère.

Je salue dans Frédéric Le Guyader un des chefs de la poésie bretonne de langue française, le maître incontesté du rire large, épanoui, le prince du réalisme armoricain. Inimitable dans les contes plaisants, les récits de haute gresse, sa verve plantureuse n'est pas moins à l'aise dans l'histoire : elle la traite comme elle mérite d'être traitée ; elle restitue à cette momie les couleurs chaudes, la plastique gaillarde, l'accent même de la réalité, — et c'est peut-être de l'histoire contée à la bonne franquette, c'est de l'histoire vivante. Le Guyader n'a d'analogue chez aucun de nous, postérité mélancolique de René, marquée au signe de son incurable désen-

chantement. Lui, s'il continue quelqu'un, c'est Noël du Fail, c'est Lesage : il a leur santé, leur bonne humeur, leur langue drue et directe. C'est, comme eux, un classique, — le premier.

Honneur à lui !

CH. LE GOFFIC.

Le crucifié de Keralies (1892). — *Passé l'amour* (1895). — *Gens de mer* (1897). — *Morgane* (1898). — *La Payse* (1898). — *Les bonnets rouges* (1906). — *L'âme bretonne* (1900-1925). — *Le Pays* (1913). — *Poésies complètes* (1913). — *Le pirate de l'île Lérn* (1913). — *La double confession*, etc, etc.

Que Frédéric Le Guyader reçoive ici le témoignage de mon admiration profonde, autant pour son caractère tout de fierté, de touchante modestie et de bonté, que pour son œuvre magnifique qui ne fera que grandir avec le temps, comme toutes les œuvres d'art pures, écloses dans la sincérité de l'âme !

Que ne puis-je être à Quimper avec les Bretons accourus de toutes parts saluer son apothéose !

A mon grand regret, je n'ai rencontré qu'une seule fois Le Guyader dans ma vie vagabonde. C'était à Pontrioux, il y de cela déjà de longues années. Mais j'ai gardé de cette rencontre le plus doux, le plus persistant souvenir.

Nous devons tous nous incliner avec la plus déférente modestie devant l'auteur de l'*Ere Bretonne*. Sa *Chanson du Cidre*, son *Théâtre* et trois autres volumes de poèmes magnifiques sont autant de chefs-d'œuvres qui resplendissent à la grande clarté du glorieux soleil.

La Nature a doté notre illustre Barde d'une longévité patriarcale pour lui permettre de goûter aujourd'hui la fierté du plus noble triomphe.

ARMAND DAYOT,

Inspecteur général des Beaux-Arts,
Directeur de l'Art et les Artistes.

Cent Portraits de Femmes, 1909. — *J.-B. Chardin*, 1907. — *Louis XVI*, 1909. — *Napoléon*, 1908. — *Grands et petits Maîtres hollandais*, 1917. — *La Folie du Comte Lucius*, 1913. — *Histoire générale de la Peinture* (2 tomes), 1912-1913. — *Les grands*

Musées du Monde (10 volumes), 1912-1917. — *Le Moyen-Age*, 1911. — *La Renaissance en France*, 1910. — *Charlet et son œuvre*, 1893. — *L'Image de la Femme*, 1899. — *Les Vernet*, 1898, etc..., etc...

Saint-Pol-Roux-le-Magnifique, que notre demande de collaboration touche seulement à Marseille où il débarque d'un long voyage, nous télégraphie son infini regret de n'avoir pas le temps matériel d'écrire, pour notre solennité, un hommage digne de l'œuvre du grand poète Frédéric Le Guyader, son regret de ne pouvoir se rendre à Quimper, et l'assurance de son entière admiration pour le haut et pur poète, honneur de la Bretagne.

L'Ame noire du prieur blanc, légende (1893). — *La Dame à la faulx*, tragédie (1899). — *Epilogues des saisons humaines* (1893). — *Les Reposeurs de la procession* (1893). — *De la Colombe au Corbeau par le Paon* (1904). — *Les Féeries intérieures* (1907). — *Anciennetés* (1903). — *La Rose et les Epines du chemin* (1901).

Le cidre, la liqueur ardente et délectable,
Assurément les dieux en buvaient à leur table,
Et, si Noë planta la vigne, le premier,
Je soutiens que l'Olympe a connu le pommier.
Amis, prêtez l'oreille à la verte faconde
Qu'inspirent les pichets circulant à la ronde.
Du sublime nectar dont s'enivrait Junon,
Sortait-il des gaités plus magnifiques ? Non.
Dans plus d'une prairie aux vertes perspectives,
J'ai vu fraterniser sept à huit cents convives :
Formidable combat d'appétits, corps à corps
Dont les fiers résultats bravent tous les records.
A peine terminé, le repas se reforme,
Et, durant plusieurs jours, c'est la ripaille énorme,
Qui, de maints combattants, par leurs forces trahis,
Garnira, chaque soir, les fossés du pays.

JOSEPH SAVIGNY.

A tous les Vents (poèmes), 1904.

TABLE DES MATIÈRES

Photographie de Frédéric LE GUYADER, par M. Etienne Le Grand.	Pages.
Notice biographique.....	5
Lettre-préface de M. Pierre Allier.....	7

Hommages de MM^{mes} : Pages.

Marie-Thérèse Siegman ..	9	Marie Allo.....	11
Jeanne Perdriel-Vaissière	10	Marie-Paule Salonne.....	13
Mathilde Delaporte	11	Anne Selle	15

Hommages de MM. :

O.-L. Aubert.....	16	Yves Le Febvre	32
Edouard Beaufiles	17	Charles Le Goffic.....	45
Anatole Le Braz.....	18	Louis Le Guennec.....	34
Léon Le Berre.....	19	Max Jacob	35
Yves Berthou	22	Jaffrennou-Taldir.....	37
Jean Bertot.....	22	de Keranbarz	40
Théodore Botrel.....	23	Noël Laut.....	41
Antoine Bott.....	26	Eugène Le Mouël.....	39
Charles Chassé.....	26	François Ménéz	38
Alphonse de Châteaubriant	27	Jac Pohier.....	42
Chanoine Cornou.....	28	Saint-Pol-Roux	46
Armand Dayot.....	45	Joseph Savigny	46
Charles Daniélou.....	30	A. Verchin.....	43
Auguste Dupouy	31	Henri Waquet.....	43
Camille Le Mercier d'Erm.	32		

NOTE

Les hommages de MM. Gustave GEFFROY, Président de l'Académie Goncourt, Administrateur de la Manufacture Nationale des Gobelins, CHEVRILLON, de l'Académie Française, Jean des COGNETS, Charles DANIELOU, Charles GÉNIAUX, André SUARÈS, etc., etc., n'ayant pu nous parvenir en temps utile pour figurer dans ce recueil feront l'objet d'un tirage à part.



Le Livre d'Or Frédéric LE GUYADER est en vente
à la Librairie Le Goaziou, à Quimper.



Imprimerie

Ed. MENEZ

17

Rue du Front

Quimper

